

Et fontes sacros, frigus captabis opacum l
O rus quandò ego te aspiciam, quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicita longa oblivis vitæ.

En passant à l'autre extrémité de mon pupitre, j'arrivai à mes dictionnaires, qui se présentèrent à moi tout vénérables de vétusté et portant encore empreinte sur maints feuillets la trace de mes doigts. Je sauai ces vétérans de mon pupitre, et leur exprimai ma reconnaissance pour tous les services qu'ils m'avaient rendus. Quelques-uns parmi nous, après avoir fait leur rhétorique, méprisent le dictionnaire et le laissent dormir comme un objet de rebut au fond d'un coffre ou d'une armoire. Quelle ingratitude ! les dictionnaires ne méritent-ils pas tout le respect que l'on doit à de vieux serviteurs ? Ils ont été et sont encore pour nous de fidèles interprètes qui nous révèlent les trésors des littératures grecque et latine, qui nous font connaître, en un mot, les secrets de notre propre langue. Sans eux qui d'entre nous aurait pu lire Homère et Virgile, Démosthènes et Cicéron ? Pour moi, j'aime à le dire, je respecte mes dictionnaires ; aussi leur ai-je donné une place honorable au fond de mon pupitre, dans un coin, d'où ils dominent tous mes autres livres comme ces vieux pins de nos forêts qui lèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes orgueilleuses. Plus j'y pense, plus je trouve que le dictionnaire est un livre utile, précieux, admirable. Ces livres ne renferment-ils pas les archives de la pensée et de l'intelligence humaine. C'est là que sont déposés, comme dans un vaste musée, tous les mots d'une langue, et avec les mots toutes les idées. On trouve dans le dictionnaire d'un peuple toutes les idées de ce peuple, c'est-à-dire toute sa science, toute sa sagesse, toute sa civilisation. Parcourir les pages d'un dictionnaire, comme l'a dit un grand évêque, c'est parcourir les annales de l'esprit humain. Mais chose merveilleuse ! ce livre n'est pas seulement le dépôt de la science, il est encore à lui seul une force, une puissance morale ; en conservant les mots, en assignant à chacun un sens précis et rigoureux, il conserve les idées et maintient entre elles l'ordre et l'harmonie ; et de là résulte la paix du monde. Car la confusion des mots engendre l'erreur, et l'erreur ne peut faire par elle-même que des ruines morales, civiles ou politiques. Un seul mot, mal compris, suffit pour déchirer l'église par une hérésie, ou bouleverser la société par une révolution : l'histoire en offre plus d'un exemple. Vous le voyez, messieurs, il n'y a que les esprits légers et superficiels qui puissent mépriser le dictionnaire. Je ne suis pas un grand esprit, mais j'aime à le répéter, je ne trouve dans ce livre rien que de respectable. Tout en lui, même son format, m'en impose et me prévient en sa faveur. Les dictionnaires sont les géants des livres ; ce titre seul suffit pour leur concilier mon estime et mon respect, et je suis bien aisé de m'accorder là-dessus avec le bon sens populaire. Les braves gens de la campagne comprennent bien tout ce que le dictionnaire renferme en lui de merveilleux. Une jeune personne, après s'être extasiée sur la longueur de ce livre, sur son épaisseur, sur ses grandes pages divisées en trois colonnes : " Si je savais lire, me dit-elle, c'est un livre comme cela que je voudrais avoir pour aller à la messe."

Après avoir dit adieu à mes dictionnaires, je continuai mon voyage à travers mes livres. Bientôt

j'aperçus Lafontaine que je trouvai placé par hasard à côté de mon auteur de chimie, Bontet de Montvel. Je ne sais trop comment le fabuliste s'accommodait d'un pareil voisinage ; je soupçonnai qu'il s'ennuyait passablement en entendant tous ces grands mots de la science chimique qui sont si étrangers à la poésie ; mais ma supposition était peut-être gratuite. Lafontaine pouvait bien être distrait comme autrefois lorsqu'il passa une journée entière, exposé à la pluie et au froid sans se douter du mauvais temps. Malgré ses distractions, c'est toujours un bonhomme charmant que le vieux fabuliste. Quand je me rencontre avec lui, je ne puis le quitter tant il me charme par la naïveté de ses récits. Les mêmes fables, répétées cent fois, ne m'ennuient pas, car elles ont un air de grâce et de fraîcheur qui les rend toujours nouvelles. Oh ! si j'étais riche je sais bien ce que je ferais. Sous un vieux chêne, au fond d'un bosquet solitaire, j'élèverais une statue à Lafontaine ; là, dans cette aimable solitude, je me ferais lire tous les jours mon poète, et ses doux accents charmeraient mes loisirs, dissiperaient mes soucis ; car est-il des soucis que l'enjouement du poète ne puisse dissiper ?... Mais je me laisse trop entraîner par mon amour pour Lafontaine, il est temps, je crois, de passer à d'autres objets.

Entre les deux rangées de livres qui longent les parois de mon pupitre, il est une planche dont le fond est tapissé de papier. C'est là que j'aperçus mon auteur de philosophie étendu de tout son long sur une liasse de cahiers ; il dormait sans doute, profitant du bon temps que je lui laissais. Comme vous pouvez le croire, je me donnai bien garde de l'éveiller ; j'étais trop heureux de lui avoir échappé, au moins pour quelques heures. Pourtant n'allez pas croire, messieurs, que je méprise les études philosophiques ; au contraire je les estime fort : à mon sens, il n'est rien de plus grand, de plus élevé, de plus digne d'occuper l'intelligence humaine que la philosophie. Mais pour vous dévoiler toute mon âme, j'avouerai que je conserve une petite rancune contre la philosophie, depuis le jour où elle m'est apparue sous un visage austère, et parlant un langage sec, froid, dur à entendre. Nourri jusque-là de poésie et d'éloquence, je trouvais bien longues les premières heures qu'il me fallût passer sur une page de Logique ou d'Ontologie. Et il faut l'avouer, la philosophie n'offre pas toujours à ses disciples des chemins semés de roses. Pour nous du moins, ses jeunes nourrissons, elle nous fait monter par des sentiers qui nous paraissent passablement rudes et escarpés. Il nous faut d'abord, à l'étude, pâlir sur de longues pages, hérissées d'idées abstraites et de subtils raisonnements ; vient ensuite la récitation journalière de la classe, où vous devez parler une langue que vous n'avez pas apprise sur les genoux de votre mère ; puis au bout de la semaine, c'est la récitation solennelle, appelée *Sabbatine*. D'autres disent sabbat ; toujours est-il que c'est un sabbat où je ne mène pas grand bruit.

Pendant que je regardais, mais seulement du coin de l'œil, mon auteur de philosophie, j'aperçus ma plume qui gisait immobile à côté de mon encrier. À sa vue, je tressaillis malgré moi, et la saisisant soudain : " O ma plume, m'écriai-je, toi qui sais donner un corps et une figure à ma pensée, toi qui as bu des flots d'encre pour me servir avec zèle ; toi qui griffonnas sous mes doigts tant d'hieroglyphes dignes de l'antique Égypte ; toi